

Présence autochtone Ressourcement communautaire

Luc Chaput

Numéro 279, juillet–août 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, L. (2012). Présence autochtone : ressourcement communautaire. *Séquences*, (279), 11–11.

Présence autochtone Ressourcement communautaire

À l'occasion de son 21^e anniversaire l'an dernier, le festival *Présence autochtone* s'est tenu sur la place du quartier des festivals, et ce en août plutôt qu'en juin. Ce sera encore le cas cette année. *Séquences* a eu l'occasion de voir à l'avance certains des films qui seront présentés.

Luc Chaput

Déjà en 2009, le festival s'ouvrait avec le docufiction *Birdwatchers* du réalisateur chilien Marco Bechis sur la tentative d'Indiens tupi-guarani de retourner sur leurs terres ancestrales. L'équipe brésilienne de *Vidéos dans les villages*, dirigée par Vincent Carelli, donne la chance à des autochtones de filmer eux-mêmes leur communauté en employant les techniques vidéo les plus modernes. Récemment, Ariel Ortega, Patrícia Ferreira, Ernesto de Carvalho et Vicente Carelli dans *Desterro Guarani* (*Exil guarani*) enquêtent sur les diverses raisons et facettes de cet exil, interviewant des anciens et montrant un extrait du film *The Mission* de Roland Joffé dont le sujet est justement les réductions jésuites qui évangélisèrent ces populations. Malheureusement, le traitement reste au niveau du reportage puisque les réalisateurs ont réduit à sa plus simple expression l'aspect historique. De plus, ils n'emploient pas les divers anthropologues spécialisés pour apporter d'autres informations sur l'évolution de ces populations. Le dossier soutenant leurs demandes de terres appropriées apparaît donc incomplet dans cette présentation.

Le réalisateur australien Ivan Sen retourne par le biais d'une fiction documentée sur le cas désastreux de la communauté autochtone de Toomelah en Nouvelle-Galles du Sud. Dans son film éponyme, un garçon de dix ans, Daniel, interprété avec aplomb par Daniel Connors, s'acoquine avec des revendeurs de drogues et autres malfrats parce que son environnement familial est déficitaire. Une caméra vive et près des personnages nous permet de partager l'existence de cette population pour qui l'école, quand elle est fréquentée, permet maintenant d'apprendre sa langue et ses coutumes ancestrales en plus de se munir des outils nécessaires à la vie moderne.

Pour redonner espoir à des autochtones québécois vivant dans les grandes villes, Paul Rivet, intervenant social, leur propose d'aller se ressourcer dans la nature en apprenant les techniques de survie en forêt, de chasse et pêche, qui font partie du savoir-faire de leurs ancêtres. La réalisation de Rivet (*Apu ui nipian*) trace tout d'abord un portrait des divers participants avant de montrer leur parcours mouvementé dans cette réappropriation de la nature sauvage qu'ils avaient oubliée en récoltant des témoignages touchants sur cette transmission.

Jason Burlage, dans *Mi Chacra*, nous fait partager, dans une photographie remarquable des paysages, des gestes et des attitudes, la vie quotidienne d'un agriculteur péruvien de la région de Cuzco qui pense trouver un travail en ville afin de donner à son fils l'éducation qu'il n'a pas eu. Feliciano travaille aussi épisodiquement comme porteur des bagages des touristes visitant le Machu Picchu et Burlage individualise ainsi ces anonymes qui facilitent le séjour de ces étrangers plus intéressés par les civilisations anciennes que par le sort des habitants

actuels. Comme naguère les Jésuites, Daniel Everett se rendit en Amazonie pour évangéliser les Piraha. Il en revint transformé dans sa vision du monde, car ces autochtones brésiliens semblaient avoir trouvé la clef du bonheur. Dans *The Grammar of Happiness*, Michael O'Neill et Randall Wood montrent comment l'étude par Everett de la langue de cette tribu l'amena à contester la théorie de Noam Chomsky sur l'importance fondamentale de la récursivité en linguistique. Reportage, enquête scientifique, conflits de personnalités se mélangent de manière ludique dans ce film où une langue de peu de locuteurs a remplacé les plantes exotiques à contenu médicinal comme facteur épistémologique.



Busong

En 2005, le jury *Séquences* remettait son prix à *Basal Banar* du Philippin Kanakan Balintagos, pseudonyme d'Araeus Solito, devenu célèbre la même année pour la fiction *Ang Pagdadalagani Maximo Oliveros*. Dans *Busong* (*Destin Palawan*), Solito retourne donc dans l'île de Palawan, d'où provient sa famille maternelle, île frontalière de l'Indonésie où demeure ce peuple autochtone qui lui a donné son nom. Dans une photographie merveilleuse, par le biais du difficile périple d'une belle jeune femme handicapée et de ses rencontres quelquefois improbables, Solito rappelle les mythes fondateurs et les pratiques chamaniques dans des lieux à la nature foisonnante où la modernité, par l'exploration minière, crée des bouleversements. Le réalisateur allie ainsi réalisme magique et scènes plus ardues dans un hommage à la terre de ses ancêtres. L'approche apparaîtra hermétique à certains, mais elle contient tant de beaux moments qui susciteront peut-être — du moins peut-on l'espérer — un désir de mieux comprendre ces peuples autochtones dans leurs spécificités et dans leurs interactions avec un monde moderne souvent frénétique. 🌀